BYRON ET D'ESTAING. — KEPPEL

La relation française de la prise de la Grenade et celle de la bataille navale d'Ouessant livrée le 27 juillet 1778 (1) m'ont été chantées et récitées par *Plouzen*, ancien marin, né à St-Pol-de-Léon et employé comme cantonnier par la mairie de Brest. Il m'a affirmé les avoir apprises dans la prison d'Arthmoor, en Angleterre, vers 1812.

La prise de la Grenade par la flotte française commandée par l'amiral d'Estaing n'a pas été chantée seulement en

(1) Quarante jours après le glorieux combat de la *Belle-Poule* contre la frégate anglaise l'*Aréthuse* (17 juin 1778).

Horrens accipitrem nitidas Gallina sub alas
Pullos, eo viso, suos
Convocat intrepida.
. . . . . .
Duri ictus hinc indè feruntur; . . . . . .
. . . . . .
Et mox, dum repetit gaudens aviaria matrix,
Inter suos inglorius
Effugit accipiter.

(*Gloriæ navales*, pp. 50 et 51.)

français. Une bonne vieille, née sous les murs de Brest, à *Lannoc-ar-Pab* (Lande Lepape) et à laquelle on peut appliquer le proverbe breton :

Non ha *oui,* setu gallek ann ti!
Non et oui, c'est le français de la maison!

puisqu'elle n'a jamais pu apprendre autre chose, bien qu'elle fût encore cependant, à 74 ans, douée d'une bonne mémoire, m'a chanté d'une voix cassée une variante bretonne du même épisode de la guerre de l'Indépendance de l'Amérique.

Ces deux versions dépeignent la bataille de la Grenade sous la forme d'un dialogue entre Byron et d'Estaing; elles semblent dire que l'amiral anglais fut l'agresseur, mais que, fatigué de la danse, il fut bientôt forcé de se réfugier à St-Christophe pour « changer de chemise. »

Biron trubuillet ha skuiz	Byron effrayé et n'en pouvant plus
Da zench roched a red tiz;	Court au plus vite changer de chemise;
Da Zant Kristof ez a buen	Il court prestement à St-Christophe
Da glemm euz ann abaden.	Se plaindre de la danse.

D'après ces relations, il paraît que la partie fut chaude et vive; les Anglais fort maltraités ne perdirent pas moins de cinq ou six vaisseaux brûlés, pris ou coulés bas. La Grenade fut le prix du triomphe de nos armes et Byron, blessé grièvement, dit en s'en allant :

Adieu, belle Grenade!
Adieu, charmante fleur!
Je me vois bien malade,
Puisqu'il faut que je meure.

Je n'ai pu rien apprendre sur les auteurs de ces deux pièces qui sont restés inconnus. Tout porte à croire qu'ils durent l'un et l'autre assister à cette bataille. Si les deux narrateurs sont d'accord sur l'ensemble des faits qu'ils rapportent, leurs relations diffèrent entr'elles par les idées et par l'esprit général qui y règnent. Le Français, né malin, cède ici le pas au Breton; comparé à ce dernier, enjoué, vif, plein d'entrain et de verve caustique, il a la gravité et le sérieux du canon qui, là-bas dans son récit, vomit la mort dans les rangs anglais.

La pièce intitulée *Keppel*, est plus originale que celles dont je viens de parler. Elle a été composée par « un gabier d'artimon à bord du *Solitaire*, couchant dans l'entrepont. » C'est un narré succinct du combat naval d'Ouessant livré par le comte d'Orvilliers à l'amiral anglais Keppel, le 27 juillet 1778.

Le narrateur, après avoir dit que la flotte française était en croisière cherchant l'Anglais pour lui faire payer cher l'armement de France et celui de Toulon, précise la date du mois où se livra le combat, fait le branle-bas, met ses vaisseaux en ligne et commence la danse par le *St-Esprit*. Suivent plusieurs vaisseaux : l'*Artésien*, le *Robuste*, le *Réfléchi*, la *Couronne*, qui font feu sur l'ennemi, et enfin paraît le comte d'Orvilliers qui a le commandement général; il lâche sa volée et Keppel « dont la vergue de misaine a tombé à la traîne » a été cru perdu un moment. M. de Guichen (1) vient ensuite, propose le menuet à son ennemi qui s'enfuit comme un mauvais guerrier. En effet, après trois heures d'un feu

(1) Si je ne me trompe, il est question d'élever un monument à Luc. Urb. du Bouexic, comte de Guichen, chef d'escadre, né à Fougères en 1712 et mort en 1790.

très-vif, dit une relation française, l'amiral Keppel profita de la nuit pour opérer sa retraite en cachant ses feux.

Ces simples récits du peuple, malgré l'incorrection de leur style, en français surtout, présentent certains côtés piquants, certains cachets de vérité qu'on ne trouve pas toujours dans l'histoire. Sur un coin de ces vastes champs de bataille où les nations se convoquent pour s'entr'égorger, une action remarquable entre mille vient-elle à être remarquée, le premier témoin venu s'empare du sujet, le développe à sa manière et entre dans tous les détails propres à faire connaître son héros sous les pieds duquel il dresse dans un langage pittoresque et barrant toutes les règles de la syntaxe, un vrai piédestal de gloire que, dans son enthousiasme, il éléverait, s'il pouvait, jusqu'au ciel. Cet enthousiasme n'est pas à blâmer, car le narrateur n'a pas été seulement témoin de l'action, il y a souvent joué son rôle; et chez lui le défaut de style et l'exagération des idées n'excluent pas la vérité. L'historien, lui, est plus correct et plus impassible. Cela se conçoit, dira-t-on; il est obligé de voir les choses de haut, de raconter à grands traits et sans émotion les principaux événements qui se déroulent dans une action générale, de n'attacher qu'une importance secondaire aux épisodes de détail, aux drames particuliers qui doivent faire ombre au tableau des grandes exterminations humaines, pompeusement décorées du nom de conquêtes et de victoires. Personne assurément ne le conteste. Mais n'est-il pas à craindre aussi que, placé à une grande distance de l'événement ou de l'époque contemporaine, l'historien ne connaisse ainsi les faits qu'imparfaitement ou que, les connaissant, il les voile ou les exagère, emporté par ses préjugés ou des opinions personnelles? Chez le peuple, rien de cela; il n'invente, il ne déguise

pas la vérité, il voit, il admire, il parle. — D'où je conclus que si l'histoire pouvait être faite et suivie sur des récits populaires non interrompus, elle serait, quoique grossière, plus palpitante, plus vraie, d'une allure plus franche, plus dégagée d'hypothèses que toutes celles que composent parfois de nos jours certains écrivains qui, quelques volumes écrits et leur jugement formulé, saluent le public, tirent le rideau et s'en vont disant : La farce est jouée.

BIRON HA D'ESTIN

Biron en deuz c'hoant dansal
Da rei da z'Estin ar bal.
« Pa gerrot, 'mezan, mignon;
« Ho klask rann pell zo heb aon;
» P'am beuz ho kavet,
» E raimp eur menuet.

Biron laouen hag ampart
A blant c'houez enn he vombard,
Ha d'Estin, gant he viniou,
Zispleg he jarritellou,
Ha dioc'h ar muzik
A lamm 'vel eur bik.

D'Estin gant he zifoc'hel
A sko 'r Biron endra c'hell
« Ac'hanta, 'mezhan, Biron,
» A gil ez it, va mignon;

BYRON ET D'ESTAING.

Byron désire danser et
Donner un bal à d'Estaing.
« A votre service, ami, dit ce dernier;
» Je suis sans peur et vous cherche [depuis longtemps;
» Puisque je vous trouve,
» Nous allons faire un menuet. »

Byron joyeux et dispos
Souffle dans sa bombarde,
Et d'Estaing avec son biniou
Déploie ses jarrets;
Au son de la musique,
Il saute comme une pie.

D'Estaing avec sa sarbacane
Frappe Byron tant qu'il peut.
« Eh bien, dit-il, Byron,
» Vous reculez, mon ami;

» Grit ar reverans
D'echui ar gadans. »

« Kuit ez ann, eme Viron,
» Torret eo penn va askorn ;
» N'euz diaoul enn dour benniget
» Gwaz 'get ar c'hont konnaret;
» Mervel a rafenn
» 'pad ann abaden. »

Biron trubuillet ha skniz
Da zench roched a red tiz;
Da Zant Kristof ez a buen
Da glemm euz ann ann abaden.
Biken, emezhan,
Gant-han ne zansann.

Biron, klaskit el leac'h all!
'r c'hont d'Estin zo eur potr fall :
War ar mor ha war ann douar (1)

» Saluez donc pour
» Achever la cadence. »

« Je me retire, dit Byron,
» J'ai l'échine brisée;
» Un diable dans l'eau bénite
» N'est pas pis que le comte en fureur.
» Je mourrais,
» Si la danse se prolongeait. »

Byron épouvanté et n'en pouvant plus
S'en va au plus vite changer de chemise
Il s'en va prestement à St-Christophe
Se plaindre de la danse.
Jamais, dit-il,
Ne danserai avec lui.

Byron, cherchez ailleurs!
Le comte d'Estaing est un mauvais
Sur la mer et sur la terre [gars;

(1) Ce vers rappelle la devise de la maison de Porzmoguer : *War vor ha war zouar*, sur mer et sur terre, et non *War vor ha war zouer*, ainsi qu'on l'a inscrit depuis peu sur l'arrière du *Primauguet*, corvette de la Marine Impériale, autre nom défiguré sans raison et n'offrant nullement le sens attaché au premier : *Porzmoguer*.

Une règle de la grammaire française, règle admise par l'Académie, ne dit-elle pas que les noms propres, n'ayant pas d'orthographe, ne doivent pas être dénaturés ? La grammaire et l'Académie ont eu d'autant plus de raison d'établir et de consacrer cette règle, basée d'ailleurs sur les convenances et aussi sur des sentiments de justice et de loyauté, que la langue française ne peut arguer d'aucun système euphonique particulier pour motiver la plus petite altération d'un nom étranger qu'elle adopte.

Ces mêmes raisons ne pourraient être présentées contre une transformation pareille qui serait faite par la langue bretonne, la règle de l'euphonie qui la constitue essentiellement l'obligeant à mutiler tout nom étranger qu'elle veut naturaliser.

D'Estin ne gav ket he bar	D'Estaing n'a pas son pareil;
Paea reot ouc'h-penn	Vous paierez en outre
Mizou ar zonerien.	Les frais des sonneurs.

De plus, cette langue est très-significative, et les deux radicaux que présente le nom qui nous occupe (*Porz-moguer*) ont un sens bien connu des Bretons, sens que ne saurait remplacer *Primauguet*, mot, pour eux, dépourvu de toute signification. *Porz*, signifie *cour, entrée* d'une maison ou d'une place forte, et *moguer, muraille, rempart*. *Porzmoguer* marque, donc, à la lettre, entrée d'une place forte entourée ou défendue par un rempart.

« Comme le marque son nom, Hervé de *Porzmoguer*, amiral breton, dit M. de Fréminville, fidèle à l'honneur et à son pays leur fit un rempart de son corps à la bataille navale de Saint-Mathieu de *Fine terre, Lok-Maze penn ar bed.* »

Les *Nouvelles annales de la Marine* (mois de mars 1855) rapportent, d'après les *Gloriæ navales*, de M. Guichon de Grandpont : « Le 10 août » 1512, jour de Saint-Laurent, un combat naval s'engagea devant Saint- » Mathieu, près Brest, entre les flottes française et anglaise, et il est resté » célèbre par la lutte opiniâtre des plus grandes nefs des deux nations. » La *Cordelière* (*), française, contre la *Régente* assistée du *Souverain* et » d'un autre petit navire anglais »……

» Le capitaine de la *Cordelière* était Hervé de Porzmoguer (*sit Deus ad* » *te, Brito fidelis ! ..) dont le nom a été souvent défiguré et converti en celui* » *de Primauguer ou Primauguet.* »

La *Biographie bretonne* fait la même remarque au sujet des nombreuses transformations qu'a subies ce nom : « *Primoguer, Primaugay, Primau-* » *det, Primauget* et *Portemoguer.* »

Du reste, l'apposition récente à l'arrière du *Primauguet* des armes et de la devise de la maison de *Porzmoguer* semble le prélude de la substitution de ce dernier nom au premier. Ainsi disparaîtra une contradiction dont cesseront d'être offusqués les Bretons soucieux de l'entière conservations de leurs gloires nationales. Ainsi se trouvera réalisé le vœu formulé par le Congrès de l'Association bretonne, tenu à St-Brieuc, au mois d'octobre 1856, de voir le nom de *Porzmoguer* remplacer, sur le navire en question, celui de *Primauguet.*

(*) Baptisée sous le nom de *Marie*, cette nef fut aussi placée par la reine Anne sous la protection de saint François, patron de son père, et dont l'humble ceinture était devenue le support de ses armes. (Note des *Gloriæ navales*, p. 21.)